



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

50^e édition

DOSSIER DE PRESSE

WICHAYA ARTAMAT

SERVICE DE PRESSE :

Rémi Fort - r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto - y.doto@festival-automne.com

Assistés de Nicolas Lebrun

assistant.presse@festival-automne.com | 01 53 45 17 13



WICHAYA ARTAMAT

Four Days in September (The Missing Comrade)

Concept et mise en scène, **Wichaya Artamat**
Texte, **Ratchapoom Boonbanchachoke, Wichaya Artamat**
Avec **Jaturachai Srichanwanpen, Nualpanod Nat**
Khianpukdee, Saifah Tanthana, Suranya Poonyaphitak,
Witwisit Hiranyawongkul
Dramaturgie, **Ratchapoom Boonbanchachoke**
Scénographie et lumières, **Pornpan Arayaveerasid,**
Rueangrith Suntisuk
Design cinématique, **Laphonphat Duangploy**
Son, **Chanapon Komkham**
Costumes, **Nicha Puranasamriddhi**
Maquillage, **Punika Rangchaya**
Images, **Sina Wittayawiroj, The Art District86, FreeArts**

Production déléguée de la tournée française Festival d'Automne à Paris

Coproduction Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles) ; Wiener Festwochen ; Black Box Teater (Oslo) ; MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (Bobigny) ; Festival d'Automne à Paris
Coréalisation MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (Bobigny) ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de l'Onda

Les choses et les gens disparaissent et, parfois, réapparaissent. Les événements se répètent : un anniversaire entre amis, un coup d'état, l'enlèvement de manifestants. Mais l'histoire avance. Avec sa dernière création, Wichaya Artamat poursuit son exploration théâtrale de l'histoire politique thaïlandaise.

Septembre 1990. Un groupe d'amis se rassemble dans un salon. Ils célèbrent l'anniversaire d'un vieux ventilateur de plafond. Ils boivent, mangent, plaisantent. L'un d'entre eux disparaît. L'appartement se remplit d'une masse de nouvelles venues de l'extérieur et de conversations sans queue ni tête. Puis quelqu'un, qui ressemble à l'ami disparu, réapparaît. En septembre 2020, le groupe se rassemble à nouveau pour fêter l'anniversaire du ventilateur. *Four Days in September (The Missing Comrade)* met en scène la disparition et la réapparition pour raconter une histoire politique de la Thaïlande. Quatre jours qui racontent trente ans d'une histoire plus large encore, jalonnée par les coups d'État militaires, les protestations populaires et la répression. À travers son travail sur la temporalité, sur l'articulation de l'intime et du collectif, le théâtre de Wichaya Artamat fait du plateau l'instrument d'une réflexion sur notre rapport à l'histoire qui s'écrit dehors, sous nos yeux.

THÉÂTRE DE CHOISY-LE-ROI

Ven. 8 octobre

MC93

Mer. 13 au dim. 17 octobre

Durée : 1h45

En thaïlandais surtitré en français

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

MC93

Myra : Rémi Fort, Jeanne Clavel

01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

Four Days in September (The Missing Comrade) met en scène 5 personnages, qui se retrouvent pour célébrer l'anniversaire d'un vieux ventilateur de plafond. Qu'est-ce qui vous a inspiré cette situation et que signifie-t-elle ?

Wichaya Artamat : Pour moi, cette situation est une représentation de la société thaïlandaise. Bien sûr, a priori, ça peut sembler être une situation plutôt absurde, et ça me plaît que ça puisse aussi être perçu comme ça. Mais, dans la pièce, le ventilateur de plafond, cet objet ordinaire des maisons thaïlandaises, est le symbole de ce qui se trouve, littéralement, au-dessus de nos têtes, ce qu'on regarde d'en bas : c'est une métaphore de la royauté. C'est moi qui le traite comme tel, j'ai imaginé cette situation pour la pièce, mais je crois que cette image est tout à fait transparente pour les Thaïlandais – d'autant plus que, dans l'hymne royal, il est dit, à un moment, que le Roi est celui qui « garde nos têtes au frais », au sens où il est celui qui nous protège ! C'est un objet banal, omniprésent, dont personne ne questionne jamais la présence, comme on ne questionne pas la présence, au sommet de la société, de la royauté, qu'on continue à célébrer – même si c'est peut-être en train de changer, justement.

Comme dans votre spectacle This Song Father Used to Sing (Three Days in May), il y a un travail très important autour des dates. Quels sont les quatre jours de septembre auxquels fait référence le titre ? Et comment travaillez-vous le lien entre histoire et temporalité de la pièce ?

Wichaya Artamat : Le premier jour de septembre dont il est question, c'est le 1er septembre 1990, jour où un défenseur de l'environnement s'est suicidé pour protester contre un projet d'exploitation forestière qui devait conduire à la destruction d'une réserve naturelle très importante en Thaïlande. Sa disparition est, d'une certaine façon, le point de départ pour celle du personnage dans la pièce. Le deuxième jour, c'est le 11 septembre 2001. Même si ça a eu lieu loin de nous, même si on ne connaît directement personne qui a disparu ce jour-là, c'est un événement fondamental pour ma génération. Par certains aspects, c'est aussi un événement qui reste mystérieux et qui me permet d'introduire cette dimension dans la pièce. Le troisième jour, c'est en fait deux jours : le 19 septembre 2006 et le 19 septembre 2020. En 2006, c'est la date du coup d'état militaire contre le Premier ministre Thaksin, qui développait une politique progressiste et qui a été renversé pour cela. En 2020, c'est la date d'une des plus grandes manifestations pro-démocratie que le pays ait connues, menée surtout par des jeunes qui veulent réformer la monarchie et qui se font appeler Parti du peuple – soit du même nom que ceux qui ont fait chuter la monarchie absolue en 1932. Le quatrième jour, c'est le 21 septembre 2032. Cette date est celle de la journée mondiale de la paix, et je trouvais intéressant de l'intégrer et d'imaginer le futur du pays, 100 ans après la révolution de 1932. Les dates ont toujours été importantes dans mon travail mais, jusque-là, elles restaient plutôt implicites. Cette fois, c'est différent : sans en faire des sujets de conversation à proprement parler, les personnages les disent, y font référence. Il me semble qu'il est temps de parler plus directement des événements, parce que la société thaïlandaise elle-même aborde ces questions de façon plus frontale, non sans risque d'ailleurs. Ce qui m'intéresse dans la pièce, c'est de travailler ces différentes temporalités : les dates historiques dont il est question, le temps de ce qui se passe sur scène – le présent du spectacle –, et puis le temps de ce qui se passe

dehors – le présent réel. Pendant que des gens regardent la pièce, d'autres vont au restaurant, d'autres sont arrêtés et disparaissent, et ainsi de suite...

Justement, la question de la disparition est au cœur de la pièce, avec le mystère qui entoure la disparition, et la réapparition, d'un des personnages. Comment vous est venue cette idée, et comment le théâtre vous permet-il de traiter ce motif ?

Wichaya Artamat : J'avais en tête depuis longtemps de travailler sur ce sujet, sans doute depuis que, enfant, j'entends le gouvernement dire qu'il va faire revenir la démocratie disparue ! Je voulais trouver le moyen d'aborder ces disparitions et leur perception dans la société thaïlandaise : celles des manifestants qui disparaissent du jour au lendemain, mais aussi les réapparitions mystérieuses, comme celle de la plaque du mémorial de la révolution de 1932, qui a été enlevée à Bangkok en 2017 sans qu'on sache par qui et remplacée par une autre, nettement plus en faveur de la monarchie. Il se passe tant de choses qu'on ne comprend pas dans la société thaïlandaise, ça relève presque de la magie, et c'est quelque chose que je voulais travailler théâtralement. Le théâtre est magique à sa façon, dans sa capacité à montrer certaines choses et à en rendre invisibles d'autres – on peut faire disparaître un personnage de scène et l'y faire revenir.

Pour cette pièce, vous avez développé tout une recherche sur la dimension visuelle. Sur scène, les acteurs sont entourés de grosses bouées multicolores : un canard jaune, des bananes... On les retrouve aussi sur les collages que vous avez réalisés à partir de photographies prises pendant les répétitions, qui montrent vos acteurs incrustés sur des fresques historiques. Que représentent ces éléments de décor ? Et quelle place occupe l'image dans votre spectacle ?

Wichaya Artamat : Le canard jaune est une image très importante : à la base, c'est un objet gai et coloré, mignon... Mais il a pris une toute autre signification pendant les manifestations, quand les gens ont commencé à s'en servir pour se protéger des attaques au canon à eau de la police. C'est devenu un symbole de la lutte contre le pouvoir qu'on retrouve partout, jusque sur des faux billets de banque ! Ce lien est devenu si fort et si évident que le gouvernement ne supporte plus d'en voir : c'est pour ça que j'ai décidé d'en mettre sur scène et de m'en servir comme accessoires.

Pendant le travail préparatoire, j'ai fait des photographies des acteurs avec ces bouées. J'ai ensuite eu l'idée de les incruster dans des tableaux qui représentent des grandes scènes historiques, notamment des épisodes de la Révolution française. C'est une référence historique importante en Thaïlande en ce moment, dans ce contexte où de plus en plus de manifestants demandent une réforme de la constitution, voire où certains commencent à vouloir renverser la monarchie : la guillotine a d'ailleurs aussi fait son entrée dans notre culture visuelle récemment, on en voit même à la télévision ! J'ai fait ces collages sans savoir à quoi ils serviraient, mais les images jouent bien sûr un rôle important, dans mon travail et dans la vie politique thaïlandaise.

BIOGRAPHIE

Wichaya Artamat

Après des études de cinéma, Wichaya Artamat commence à travailler dans le théâtre en tant que coordinateur de projet pour le Bangkok Theatre Festival en 2008. Il rejoint la New Theatre Society en 2009, où il s'exerce à la mise en scène. Wichaya Artamat cherche à explorer la façon dont la société se souvient de l'histoire et l'occulte à travers certains jours du calendrier. Il co-fonde en 2015 le For What Theatre et est membre du Sudvisai Club and Collective Thai Scripts. Wichaya Artamat présente ses spectacles à travers le monde, notamment au Kunstenfestivaldesarts. En 2020, il était supposé présenter son spectacle *THIS SONG FATHER USED TO SING (THREE DAYS IN MAY)* au Théâtre de la Bastille, annulé à cause de la crise sanitaire.

J'aimerais en savoir plus sur le processus de création de cette pièce, vos méthodes de travail : sur le texte, avec votre dramaturge et co-auteur ; sur le plateau, avec vos acteurs... Comment avez-vous fabriqué ensemble le spectacle ?

Wichaya Artamat : J'avais l'idée et l'intrigue générale de la pièce en tête depuis longtemps. Mais pour l'écrire, il y a eu tout un processus. Avant de commencer à élaborer le texte, j'ai travaillé pendant deux mois avec les acteurs. On se retrouvait pour discuter de leurs expériences, de leur perception de la situation politique : celle d'avant, celle d'aujourd'hui, mais aussi ce qu'ils imaginaient et espéraient pour le futur. Certains participent aux manifestations et avaient beaucoup de choses à partager. Pendant ces séances, on parlait, on faisait des improvisations... C'est avec ces matériaux qu'on a écrit le texte ensuite avec Ratchapoom Boonbanchachoke, qui est un collaborateur de longue date avec qui j'ai beaucoup de plaisir à travailler. Puis on a retrouvé les acteurs pour les répétitions. Le spectacle s'est fabriqué comme ça, pendant 8 mois.

Avec cette pièce, vous approfondissez votre travail autour de l'articulation du politique et de l'intime, des événements personnels et collectifs, dans la continuité de vos créations précédentes. Mais on dirait, à vous entendre, que ce travail est aussi un tournant, notamment dans votre façon d'en assumer, plus explicitement, la dimension critique.

Wichaya Artamat : Oui, c'est vrai que cette pièce marque une nouvelle étape. Mais mon approche reste assez subtile, moins directe que celle de certains amis artistes qui sont plus exposés que moi. Personnellement, je ne me considère pas comme un activiste mais je soutiens ceux qui le sont. Avec cette pièce, je voudrais rendre compte des changements qui se jouent en ce moment dans la société thaïlandaise, où la situation reste très difficile : on peut encore être emprisonné simplement pour avoir exprimé une opinion politique. Ma position est d'ailleurs un peu délicate car, pour l'instant, le spectacle est programmé à l'étranger et le contexte de réception sera forcément différent. Mais, quand je travaille, c'est le public thaïlandais que j'ai en tête et j'espère que ma pièce agira, à sa façon, sur la situation politique de mon pays.

Propos recueillis par Yaël Kreplak



© Jules Viera